

LE TEMPS, LE SENS ET LA VIE

ANDRÉ SÉGAL

Professeur retraité,
Département d'histoire
Université Laval, Québec
andre.segal@sympatico.ca

[...] *notre rapport au temps dépend de notre conscience de la mort.*

Marie Laberge, *Cahiers francophones de soins palliatifs*, vol. 12, n° 2, 2012, p. 2

L'histoire est l'étude du rapport entre l'homme et le temps ou, plus précisément, le rapport entre les sociétés et la durée. Depuis plus de soixante ans, je suis donc professionnellement confronté au temps. Depuis plus longtemps, peut-être, parce que si l'histoire m'attirait dans ma jeunesse, c'est sans doute parce que déjà le temps m'obsédait : le temps de la vie, la vie hors du temps. Forcément, ce temps qu'étudient les historiens est un temps passé, qui a laissé des traces. Pour comprendre les vivants, l'historien fréquente inévitablement les morts.

Je me suis permis en avril 2016 de proposer mes réflexions sur *Le sens du temps* à un groupe de personnes en recherche spirituelle.

Notre démarche était liée à la fréquentation de la Maison Michel Sarrazin et aux soins palliatifs qui y sont offerts. Des bénévoles de la Maison faisaient partie du groupe. Des circonstances m'avaient rapproché de ce lieu de vérité qui m'inspire. Là, le temps est compté. La cloison entre la vie dans le temps et une vie hors du temps y devient translucide. C'est pourquoi, il n'est pas étrange que quelques extraits de mes réflexions soient publiés dans ces *Cahiers*. J'en ai modifié certains passages pour y ajouter de la cohérence et des échos de mes expériences récentes d'accompagnement.

TEMPS, MÉMOIRE ET CONSCIENCE

Dans son sens premier, la mémoire enregistre des souvenirs internes et les reproduit. Elle peut aussi enregistrer et reproduire des faits externes appris. De même la mémoire informatique enregistre les données et les reproduit, avec une vitesse et en quantité prodigieuses. L'aspect qui nous intéresse ici n'est pas cette capacité de mémoriser, mais la mémoire de soi, la connaissance que chacun garde de son passé, la relation que chacun entretient avec son passé. Ainsi la personne s'identifie. Elle reconnaît la continuité et la particularité de son être. Perdre la mémoire, c'est perdre son identité. Toute histoire d'amour commence d'ailleurs par « se raconter ». L'intimité entre deux personnes repose pour beaucoup sur les souvenirs communs. En psychothérapie également, le patient est invité à « se raconter », raconter ses souvenirs et même parfois aller chercher des souvenirs oubliés.

En effet, la mémoire oublie plus qu'elle ne retient. Si elles n'étaient scellées, les poubelles de la mémoire déborderaient. Combien de moments « inoubliables » avons-nous oubliés ? La mémoire est donc sélective. Mais comment fonctionne-t-elle ? Pourquoi rejette-t-elle ceci et conserve-t-elle cela ? Loin d'être rationnel, ce processus tout spontané dépend de la charge émotionnelle des faits, soit au moment où ils se sont produits, soit au moment où on les rap-

pelle. Tel évènement anodin du passé ressurgit à cause d'un visage émouvant, soudain croisé. Ceci illustre la puissance de l'émotion. Elle ne s'oppose pas à la raison, mais en est le moteur et la motive. Par exemple, c'est la passion de la recherche qui soutient le savant dans sa démarche la plus rationnelle.

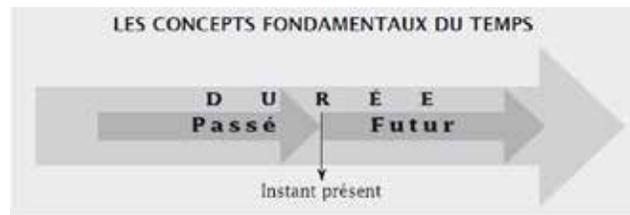
Jusqu'ici, la mémoire nous est apparue comme un rétroviseur. Elle permet la rétrospection. Or, la conscience de soi n'est pas que rétrospective. L'identité qu'elle révèle est aussi présente. Consciente du temps passé, la mémoire est aussi consciente d'un temps à venir. Peut-on concevoir le futur sans l'expérience du passé? La mémoire motive l'attente, l'espérance ou la crainte du lendemain. Elle nous sait mortels. Elle n'est pas seulement relation au passé, mais relation au temps. Grâce à cette anticipation de l'avenir, nous pouvons concevoir des projets que nous essayons de mettre en œuvre par notre liberté et notre volonté. La mémoire est d'abord rétrospection, ensuite projection. Elle est notre rapport intime au temps.

En fait, cette mémoire peut se confondre avec la conscience. Il existerait dans le cerveau, dans les circuits du système nerveux central, un processus d'inscription des savoirs pratiques, une mémoire mécanique. Celle-ci est reproduite dans l'intelligence artificielle. Par ailleurs, la conscience identitaire, articulant rétrospection et projection dans l'instant présent tiendrait à l'esprit immatériel. Dans cette distinction nous retrouvons peut-être l'intuition de Henri Bergson : « [...] car le souvenir [...] représente précisément le point d'intersection entre l'esprit et la matière » (*L'énergie spirituelle*, 1919). Deux niveaux de mémoire personnelle, donc : la mécanique du souvenir et la conscience identitaire.

LE SENS IRRÉVERSIBLE DU TEMPS : LA DURÉE

La mémoire, la conscience humaine est une relation au temps. Mais comment se représenter simplement le temps, sinon sous la forme d'une flèche,

d'un écoulement, d'un mouvement? Le temps qui passe se nomme la durée. L'instant est un arrêt supposé du temps.



Les catégories du temps sont le passé, le présent, le futur. Le présent n'est qu'un instant entre deux durées. Chaque instant a son passé, l'antériorité, et son futur, la postériorité. Le passé et le futur sont des durées. Sans cesse, toute réalité matérielle émerge du passé et plonge dans l'avenir. Le devenir est le sens même du temps: irréversible. Une amie nous a laissé en testament cette jolie pensée: « Le temps est une ressource non renouvelable ». Remonter le temps n'est qu'un rêve récurrent figuré dans des mythes anciens ou des sciences-fictions. Le présent n'a pas de réalité. Il n'est qu'un interstice.

Cette constatation, pourtant évidente, s'oppose au discours dominant de l'actualité qui est exaltation de l'instant et commercialisation de l'éphémère. « Moi, je vis dans le présent! ». Oui, bien entendu: comment pourrais-tu vivre autrement? Le propre de l'humain est cependant de vivre le présent avec la conscience de la durée, avec des souvenirs et des projets. S'enfermer dans l'instant déshumanise. Sans conscience du passé on ne peut concevoir l'avenir. Le présent ne serait alors que le lieu de la conscience du temps.



D'ailleurs, les grandes avancées de l'humanité comme l'agriculture avec la sédentarité, l'industrialisation avec le capitalisme et certaines croyances religieuses sont nées de la capacité d'anticipation :

sacrifier l'immédiat pour un avenir meilleur, comme prélever les semences de la prochaine récolte ou préserver les ressources de la prochaine génération ou accepter les duretés de la vie dans l'espoir d'un bonheur après la mort. Les animaux n'ont pas la même expérience du temps. Les espèces animales fonctionnent autrement. Il y a deux mille cinq cents ans, Aristote les a décrites et sa description est encore valide. La vie sociale des abeilles n'a pas changé. Leur connaissance des comportements sociaux est génétiquement transmise. C'est la nature. Par contre, un Athénien du temps d'Aristote serait absolument perdu dans la société actuelle, même s'il ressuscitait à Athènes. Car la transmission des savoirs humains est culturelle et non naturelle. Les sociétés humaines sont dans la durée, la conscience de la durée et le changement. La transmission du savoir humain n'est pas génétique, naturelle, mais éducative, culturelle.

LES MYTHES ET LES CIVILISATIONS

Pour exprimer le sens de la vie, de l'univers et du temps, les civilisations ont produit des mythes, c'est-à-dire des récits imagés. D'une manière purement intuitive, ceux-ci expliquent le monde.

Chacun les connaît, les récite, les écoute, les regarde. Ils imprègnent l'imaginaire commun. Parfois, les artistes et les poètes enrichissent ce patrimoine. Il arrive que des savants l'expliquent. Le corpus de tous les récits entrelacés forme la mythologie d'une civilisation. Dans nos sociétés, dites développées, l'habitude de la rationalisation a rendu la plupart des gens incapables de comprendre les mythes directement. Anthropologues, historiens ou théologiens, des savants modernes entreprennent d'interpréter la mythologie de sociétés révolues. Ils disent avec des mots et des concepts ce qui n'a de sens qu'en images et en récits. Ils substituent le discours à l'art. Souvent, il est vrai, c'est la meilleure manière d'expliquer les sociétés différentes.

Tout s'est passé comme si, entre la tradition et la modernité, la maîtrise de la perception avait basculé de l'hémisphère droit à l'hémisphère gauche du cerveau, de la saisie des ensembles à l'analyse des composantes, de l'intuition à la rationalité. C'est du moins ce que je comprends à l'hypothèse du psychiatre Iain McGilchrist, (*The Master and his Emissary*, Yale University Press, 2013). Notre déficit d'appréhension des mythes résulterait de la valorisation excessive de la rationalité et de l'efficacité marchande propre à l'essor de l'Occident.



Arcabas, *Visitation 2*,
d'après Luc 1, 39-55.

Lors de cette rencontre, Élisabeth (à droite) s'exclame : « Tu es bénie entre les femmes et béni le fruit de ton sein ». Marie (à gauche) répond par le *Magnificat*. L'art, mieux que la parole exprime les mythes. Et celui-ci a traversé des générations, pour signifier et sanctifier la joie et la gratitude du début de la vie. Pareille soit la fin de vie!

Arcabas, peintre et sculpteur, est le pseudonyme de Jean-Marie Pirot, né en 1926 en Lorraine. Il a enseigné à l'école des Beaux Arts de Grenoble de 1950 à 1969. Sa grande œuvre est l'ensemble de fresques qui couvre l'intérieur de l'église Saint-Hugues en Chartreuse, comme cette *Visitation*.

Or, le recours aux mythes ne donne pas des sens précis ni contraignants. Les mythes n'offrent pas d'interprétation raisonnable et univoque, mais ils laissent libre cours à l'imagination. Les mythes ne font pas l'objet de débats, comme pour définir rationnellement leur interprétation, mais d'échanges, pour la circulation des émotions, des impressions. Ils impriment les consciences. Et ces impressions fortes peuvent parfois orienter toute la vie. Profanes ou religieux, selon l'état d'esprit des récepteurs, les mythes aident à penser et à vivre.

CHRISTIANISME ET MYTHOLOGIE

Les mythologies anciennes les plus proches de l'Occident ont été celle des Hébreux et celle des Grecs, souvent opposées l'une à l'autre. La Bible conserve la mythologie hébraïque et recèle les trésors de la pensée et de la foi juive. Les littératures et les arts grecs et romains racontent les histoires des dieux de l'Olympe et de leurs relations avec les humains. La mythologie chrétienne, née du judaïsme dans le monde gréco-romain, me paraît vigoureusement opposée aux mythologies hébraïque et grecque, même si les chrétiens s'inspirent encore de

l'Ancien Testament et qu'ils se sont passionnés pour la mythologie gréco-romaine à partir de la fin du XVI^e siècle. Il n'est pas choquant d'utiliser le terme de *mythologie* pour désigner les croyances chrétiennes. En effet, le christianisme s'exprime d'abord par le récit et les images de la vie de Jésus, des apôtres et de multiples saints. Il suffit d'entrer dans n'importe quelle église catholique ou orthodoxe traditionnelle pour le constater. Chez les protestants, par contre, les Écritures se passent d'images, mais non de musique.

Même si nous avons depuis longtemps déserté la pratique des Écritures, nous nous souvenons à grands traits de l'histoire de Jésus. Nous savons qu'il a annoncé la nouvelle relation entre les hommes et Dieu, avec une détermination telle que l'*establishment* pharisien a obtenu son exécution, comme ce fut le cas plus tard de tant de résistants. Nous nous souvenons aussi de certaines paraboles. L'ouvrier de la onzième heure obtient la totalité de son salaire. Le fils prodigue est accueilli avec enthousiasme. Pierre, le futur chef des apôtres a peur de la tempête. Marthe et Marie se partagent action et contemplation. Le Samaritain, l'étranger impie, porte secours au malheureux...

De toutes ces histoires, j'ai retenu pour mes funérailles la plus significative à mes yeux : le repas des pèlerins d'Emmaüs.

Arcabas, *Le repas des pèlerins d'Emmaüs*

Luc 24, 13-35.

Huile sur toile, 1992 (carmel de la Fontaine-Olive près de Reims).

Arcabas est revenu inlassablement sur ce thème. Il en existe 35 versions.

Le merveilleux de cet épisode réside dans la multiplicité des sens et des représentations. Pour moi, il tient surtout à l'intensité de l'écho qu'il provoque dans ma mémoire personnelle. Le Christ est décédé, la grande aventure médiatique est terminée, les «journalistes» sont partis, l'exaltation est tombée. Reste la tristesse.

Ils sont deux compagnons qui en rencontrent un troisième. Les paroles de celui-ci leur réchauffent le cœur et, quand il leur partage le pain, ils se souviennent et sont portés par une force nouvelle. J'ai eu la chance dans ma vie de rencontrer des personnes de parole et de partage, dont la tendresse et l'énergie m'ont marqué profondément. Elles m'ont dynamisé, creusé, soulevé. Et si j'avais été plus attentif, peut-être moins distrait par mes raisonnements et mes intérêts, je suis sûr que j'en aurais rencontré bien d'autres. Ces personnes étaient-elles Dieu? Selon Jésus, Dieu est dans les autres. C'est ce que je crois. Il est immanent. D'autres le croient transcendant. Certains suivent la lettre : ils pensent que l'étranger que rencontrent les compagnons est le Christ ressuscité, sorti du tombeau le matin même, une apparition, un fantôme. L'explication matérielle paraît vaine, à qui perçoit le sens spirituel du récit.



Le langage profane aussi forge parfois des mythes. Ainsi la *pureté raciale* invoquée par les nazis ou l'avènement du *grand soir* espéré par les communistes. Plus communément, la propreté ou la hantise des microbes, une certaine perfection des formes féminines ou quelque performance sportive peuvent devenir mythiques. La publicité n'a d'autre but que de rendre mythique la possession ou l'usage de certains objets. L'histoire aussi a une fonction mythologique, particulièrement sous forme de mémoire nationale. Ainsi Jeanne d'Arc, Guillaume Tell ou les patriotes de 1837.

SPIRITUALITÉ ET RELIGION

Il reste que les mythes sont associés surtout au langage religieux. Le lien est étroit entre mythe, sens et culte. La pratique commune de gestes et de paroles célèbre le récit mythique et lui donne sens. C'est la fonction liturgique. Or, nous vivons dans une société qui se méfie des religions, du sentiment et des gestes religieux. Par contre, les attentes spirituelles sont vives. Ceux qui ont eu la chance ou la lucidité d'échapper aux pressions de la consommation et à l'obsession du gain sont attirés confusément par des valeurs spirituelles, un besoin de sacré ou d'absolu.

Entre aspirations spirituelles et aspirations religieuses, la frontière est poreuse. Essayons de l'explorer. Nous avons supposé que la conscience ou la mémoire était le point d'insertion entre la matière et l'esprit. L'univers matériel est accessible à nos sens ; il est mesurable, évident. Il est dans l'espace et le temps. On peut le décrire, tel qu'il nous apparaît ; on peut le connaître tel que la science le décrit. Par contre, l'univers spirituel nous échappe ; il nous attire cependant, il semble répondre à un besoin profond. Mais, nous ne pouvons que l'imaginer ; il est indicible, ineffable. Dans la pratique quotidienne de la vie, nous distinguons cependant les univers matériel et spirituel par le désir. Le goût, légitime, de jouir des choses, des

« biens » profitables, nous tourne vers la matière. Au profit s'oppose le gratuit. Le geste gratuit peut se définir comme le geste sans profit. Dans l'amitié ou dans la solidarité sociale, nous trouvons une satisfaction, un « bien » gratuit. Le bénévolat, la bienveillance, la compassion appartiennent à cet ordre. Le profit a un prix ; il se mesure. Le gratuit n'a pas de prix, seulement une valeur qui ne se mesure pas.

MATIÈRE sensible	Conscience mémoire	ESPRIT ineffable
Profit prix défini		Gratuit valeur indéfinie

La confrontation du profit et du gratuit est admirablement figurée dans le film récent de Denis Arcand, *La chute de l'empire américain* (2018). Ainsi, concrètement et maladroitement, nous distinguons le matérialisme de la spiritualité. Et ce ne sont pas des distinctions idéologiques : tel matérialiste qui croit que rien n'existe en dehors de la matière peut avoir des comportements spirituels forts et vice-versa.

Pour donner du sens et de la cohérence aux aspirations spirituelles, on peut les rapprocher des aspirations religieuses. Elles se ressemblent, sinon que l'aspiration religieuse prend pour hypothèse que l'Esprit est une réalité consciente, que Dieu existe. Dire « Dieu existe » me gêne encore beaucoup. Les sociétés ont prêté, selon les époques et les croyances, tant de formes, d'actes, de visages, de vices et de vertus aux dieux que le nom même de Dieu me paraît parfois blasphématoire. Pourtant, quand je retrouve, dans une communauté de culte, le langage mythique du christianisme, il me procure une merveilleuse source de sens. Personnellement, j'essaie donc de renouer avec la tradition chrétienne, par delà les dogmes issus du centralisme pontifical.

Arcabas, *L'ange à bicyclette*

Église St-Hugues en Chartreuse.

Les anges existent-ils? Question absurde.

Ils sont présents dans les mythologies du Proche-Orient, du peuple juif, de l'Islam, de la Chrétienté avec une fonction commune: messagers entre Dieu et les hommes. Pensons à Gabriel et à l'annonce faite à Marie. Ils expriment le besoin d'une relation avec la divinité. On leur attribue les messages divins. Ils appartiennent au monde spirituel; ils sont de «purs esprits». Si on veut représenter un ange, lui donner une forme, pourquoi pas le peindre à bicyclette?



LA LIBERTÉ DU SENS

Quel que soit le langage, profane ou religieux, la conscience est en quête de sens. Or aucun sens n'est imposé, ni par la science, ni par l'histoire, ni par les mythes religieux. Donner sens à sa vie et au monde est inéluctablement un choix, un acte de liberté. Sinon, sceptique, voire cynique, la personne demeure le jouet de circonstances ou de pressions qui lui échappent, comme une feuille au vent. La liberté la plus profonde consiste même à choisir le sens de sa vie. Certes, cette liberté personnelle s'exerce dans le cadre de l'histoire collective. Le champ de la liberté est limité par les forces sociales, au point que, sans culture historique, le sentiment de liberté peut paraître un leurre. La culture historique, au contraire articule la vie personnelle et la vie collective; elle aide à mesurer le champ de la liberté personnelle.

Encore, peut-on agir dans le sens du choix? C'est affaire de volonté. Celle-ci nous ramène au temps, car la volonté n'est autre que l'inscription de la liberté dans la durée: «*tu es responsable pour toujours*

de ta rose...», dit le renard au Petit Prince. Et quand le choix libre du sens de la vie est inscrit dans la durée, il porte le beau nom de fidélité, qui est cohérence dans le projet de vie. Le mot «fidélité» a la même racine latine que «confiance» ou «foi»: *fides*.

Sur la ligne irréversible du temps, la vie de chaque humain se termine inexorablement par l'évènement de sa mort. Sur la ligne du temps, la durée est indéfinie, mais chaque fait historique est défini par son début et sa fin. Nous ne sommes pas toujours conscients de vivre dans un univers transitoire. Pourtant, chacun des faits que notre mémoire retient est appelé à finir, la culture étatsunienne aussi bien que la culture des Mayas, les démocraties occidentales aussi bien que les empires du Proche-Orient antique, les barrages hydro-électriques, aussi bien que les moulins à vent. Notre vie coïncide avec un moment unique de l'histoire humaine. Et, à moins d'aveuglement, nous savons que notre propre vie est, elle aussi, transitoire. Nous avons une date de péremption inconnue et inéluctable.

L'HISTOIRE DE LA MORT

L'expérience historique des continuités et ruptures, nous la vivons. Conscient de notre identité, nous continuons notre projet avec plus ou moins de fidélité et de bifurcations, pendant quelques dizaines d'années. Mais la rupture finale est à l'horizon et pose ou repose les questions fondamentales du sens. La mort nous interpelle comme elle a interpellé toutes les civilisations. Le rapport avec la mort caractérise une civilisation autant que son rapport au temps. L'histoire en trace l'évolution. Ainsi, j'avais publié dans cette revue *Mourir malade au «moyen âge»* (vol.12, n°9, 2012, p. 9-21). Avec l'autorisation de l'éditeur, je me permets, ci-dessous, d'en reprendre certains extraits.

En Occident, le vingtième siècle marque une rupture profonde. Philippe Ariès qui a ouvert ce champ de recherche, distingue la «mort apprivoisée» des siècles antérieurs, de «la mort sauvage» d'aujourd'hui, redoutée, cachée, obliérée, niée, technicisée... médicalisée. (*Essais sur l'histoire de la mort en Occident: du Moyen Âge à nos jours*, Seuil, 1975). Avant le XX^e siècle, au contraire, la mort est célébrée. Elle est présente, associée aux vivants, publique, insérée dans les cycles du temps comme dans l'espace. Quand apparaissent les premières communautés villageoises, au XII^e siècle, celles-ci installent le cimetière au centre du village. L'agonie et la mort sont ritualisées, fêtées. Les historiens distinguent plusieurs périodes dans le rapport occidental avec la mort. Certains se souviennent de l'avant-dernière période que Michel Vovelle a nommée la «mort baroque», solennelle, édifiante, lugubre, avec ses cortèges silencieux et de longs deuils en noir (*La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, 1983).

Auparavant, la mort prévue donnait lieu à un cérémonial coloré auquel participait le mourant. L'ampleur de la cérémonie dépendait du statut social. Mais tous espéraient en être conscients. La mort la plus redoutée était la mort subite et inconsciente. Sans entrer dans les diverses phases de cette histoire,

je voudrais évoquer avec Georges Duby la mort, en 1229, de *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde* (Fayard, 1984). Ce chevalier «meilleur du monde» selon ses adversaires, sportif professionnel, redoutable dans les tournois, était devenu régent d'Henry III, roi d'Angleterre, alors mineur. Guillaume mourut fort âgé, après une longue agonie, entouré de ses proches et selon un cérémonial auquel il participa lui-même. Je cite la conclusion du récit par Georges Duby :

«Et nous, qui ne savons plus ce qu'est la mort somptueuse, nous qui cachons la mort, qui la taisons, l'évaluons au plus vite comme une affaire gênante, nous pour qui la bonne mort doit être solitaire, rapide, discrète, profitons de ce que la grandeur où le Maréchal est parvenu le place à nos yeux dans une lumière exceptionnellement vive, et suivons pas à pas, dans les détails de son déroulement, le rituel de la mort à l'ancienne, laquelle n'était pas dérobade, sortie furtive, mais lente approche réglée, gouvernée, prélude, transfert solennel d'un état dans un autre état, supérieur, transition aussi publique que l'étaient les noces, aussi majestueuse que l'entrée des rois dans leurs bonnes villes. La mort que nous avons perdue et qui, peut-être bien, nous manque» (*Féodalité*, Quarto Gallimard, 1996, p. 1054).

Aujourd'hui, nous associons la mort à la vieillesse dans une société qui a érigé la jeunesse en mythe marchand. Nous l'associons aussi à la maladie dans une société qui a fait de la santé son industrie publique dominante. La mort apparaît donc comme un double échec. Et la médecine s'acharne à la combattre, quitte à entretenir la maladie.

L'ŒUVRE D'UNE VIE

Chaque vie humaine est une histoire; chaque humain dispose d'une durée dont il ignore la longueur pour construire sa vie; chaque vie est une œuvre. Parfois, hélas, une œuvre reste inachevée. Mais quand l'œuvre est achevée, l'auteur signe. Vient un certain âge où le vieillard comprend qu'il est en sursis, qu'il pourrait signer. L'auteur en fin de vie n'est pas nécessairement un artiste, son produit n'est pas

une œuvre d'art. Il cumule échecs et succès, dérives et reprises, trahisons et fidélités, mais c'est son œuvre à lui, unique et infiniment précieuse. Dans un sens, elle est « parfaite », c'est-à-dire achevée, parachevée. La durée est close. C'est le temps de commémorer. Fêter la mort parce que la mort achève l'œuvre.

Avec ou sans notaire, on partage l'héritage, « les biens ». Mais on partage aussi « le bien », l'héritage spirituel, toute la vie lentement construite. On remémore, avec photos et souvenirs, selon le processus bien connu de la rétrospection mémorielle. Cette mémoire entre dans le patrimoine jusqu'au dernier qui gardera souvenir du défunt. Quelle fête ! Pour cette fête, on adopte et on adapte un rituel religieux, ou on invente un rituel profane. C'est une affaire de survivants : la famille, les amis, les proches... Mais -l'avouerai-je?- quand ce sera mon tour, je voudrais participer à la fête. Non pas après ma mort, mais avant. Fêter la fin de ma vie.

LA FIN DE VIE...

Il y a des morts brutales, inattendues. J'ai pensé parfois, comme beaucoup de jeunes, qu'elles étaient les plus belles. Dans la plupart des cas, cependant, la mort est annoncée. Or, vieillissant, je souhaite une fin de vie consciente : savoir que mon corps lâche irrémédiablement, l'accepter, dire adieu et participer à l'aménagement des derniers temps. Jadis, on attribuait la mort à l'usure de la vieillesse. Aujourd'hui, la science l'attribue à des défaillances précises du corps, une maladie irrémédiable. Plus qu'un accident, la fin de vie est notre destin. Elle mérite un infini respect et appartient pleinement à celui qui la vit. Je crois que c'est un grand privilège de ne pas la vivre seul, d'être assisté. Aujourd'hui, dans les pays riches, les soins palliatifs permettent généralement de contrôler la douleur et d'assurer un certain confort au mourant. À condition, d'abord, d'échapper à l'acharnement thérapeutique, l'acharnement à guérir.

Car cet acharnement est plus répandu qu'on ne croit. La médecine destinée à préserver la santé et à combattre la maladie en est venue à repousser la mort, au prix même de rendre les patients malades et de leur gâcher la fin de vie. Comme le disait déjà le médecin de ma mère, on n'a plus le droit de mourir de vieillesse. L'accident terminal est une maladie qu'il faut soigner. Les systèmes de santé des pays dits « développés » investissent une part très considérable de leurs moyens – près de la moitié, dit-on – dans la dernière année de vie des citoyens. Comment le patient fragilisé et ses proches attristés peuvent-ils résister à la puissante machine médicale ?

Reste à définir la « fin de vie » et à l'aménager. C'est la responsabilité exclusive du vivant conscient ou manifestée par la volonté exprimée à son dernier moment de conscience. Le vivant entre en « fin de vie » quand il renonce à l'aide médicale à guérir. Ce choix est éclairé par les avis et pronostics de la médecine, mais non point dirigé par ceux-ci. Alors les proches et la société offrent des soins palliatifs, les mieux adaptés à chacun. Nous voudrions que ces soins respectueux et compatissants, appuyés sur les meilleures connaissances biologiques et psychologiques, répondent à tous les besoins et à tous les désirs, dans toutes les circonstances. Toutefois, le respect de la volonté du patient s'impose, y compris, s'il choisit l'aide médicale à mourir. Aucun proche et aucune institution, ni civile, ni confessionnelle n'a le droit d'entraver la volonté consciente de la personne en fin de vie. Le théologien Hans Küng pense que chacun est maître de sa vie et de sa mort (*La mort heureuse*, Seuil, 2015)

...ET APRÈS ?

« Force nous est de constater qu'on ne connaît pas de grande civilisation sans mythes, sans rites, sans sacré, sans croyances en certaines forces invisibles ou surnaturelles, bref, sans religion » (André Comte-Sponville, *L'esprit de l'athéisme*, p. 24). En

effet, toutes les civilisations se sont interrogées sur le sort de la conscience humaine après la mort; tous les philosophes et toutes les personnes douées de pensée. Toutes les mythologies et toutes les religions proposent des pistes et des lieux, tantôt sous la terre, tantôt au dessus, dans les cieux. Il est généralement question de résurrection, d'immortalité ou de réincarnation. Quand on a compris la fonction des mythes, on sait qu'aucun de ces mythes n'est absurde et que tous peuvent aider à vivre et à comprendre. L'absence de toute réalité hors de la matière est une autre croyance récemment répandue par le rationalisme et elle est également respectable.

Dans ce domaine, cependant, la raison ne va pas très loin. Si effectivement, rien n'existe en dehors de la matière, au-delà de la mort ne peut se trouver que le néant: rien. À supposer, au contraire, que la conscience soit esprit, donc immatérielle, elle n'est ni dans le temps, ni dans l'espace. Hors du temps c'est l'éternité. Un univers sans temps ne possède ni passé, ni futur. L'éternité, c'est maintenant. Ce présent, interstice insaisissable de la durée, serait l'écrin de l'éternité que nous sommes incapables de penser, tant nous sommes emprisonnés dans le temps. Ce sentiment d'éternité me porte. Il donne à chaque instant une valeur infinie. Je suis bien entendu incapable de tenir continuellement ce niveau de conscience. Les mystiques le peuvent-ils? Il me suffit pour le moment de percevoir dans le présent parfois quelque chose comme un fragment d'éternité.

Heureusement les mythologies et les religions traditionnelles ont du génie pédagogique. Alors que l'éternité est inimaginable, un avenir immortel, une résurrection, un ciel sont plus faciles à imaginer, à situer, à peupler. Les peuples anciens ont toujours vécu avec une représentation de l'au-delà, que je nomme «éternité». Beaucoup de pouvoirs ont utilisé cet au-delà pour imposer, par l'espoir ou la peur, les comportements moraux. Dans la société québécoise, le rejet de la foi n'est pas étranger à ces manipulations qu'on attribue au clergé. Peut-être même que

le besoin d'un Dieu puissant et redoutable qui juge, punit et récompense explique pourquoi la tradition chrétienne a conservé l'Ancien Testament.

Pourtant dans les rites des funérailles catholiques, sous le fatras tridentin (Concile de Trente, 1563) à peine épousseté par Vatican II (1963), la fête de l'œuvre accomplie et de l'espoir d'éternité transparaît. J'accompagne de plus en plus souvent amis et collègues qui trépassent avant moi et j'apprécie souvent la joie des homélies.

Néant ou éternité? Il est impossible de ne pas douter. Même dans l'ordre de la science, le doute est le moteur de la recherche. L'hypothèse est une affirmation affectée de doute et appelant la preuve. Le doute du savant est cependant un doute critique, fondé sur la mesure de la probabilité. Entre le néant et l'éternité, il n'y a pas de mesure de probabilité, le doute est ontologique. Je crois en l'éternité de l'esprit. «Je crois» veut dire aussi que je doute. L'ami qui m'initiait jadis à la réflexion -il s'appelait Louis Évely- disait que le courage n'était jamais qu'une peur surmontée. Combattant de la résistance, il le savait d'expérience. Sinon, il ne s'agit pas de courage mais de témérité, d'inconscience. De même, il disait que la foi n'était jamais qu'un doute surmonté. Sinon, il s'agit de fanatisme, autre forme d'inconscience. Le doute n'interdit pas l'espérance. Je crois dans l'éternité de l'esprit. «Je crois» veut aussi dire: «j'espère».

Si la fin de vie et la mort méritent la fête, c'est en commémoration du parcours accompli, de l'œuvre achevée. C'est aussi en raison de l'espérance et de l'éternité. Croire que ces éclats de bonheur, ces fragments de don, de pardon et de générosité, croisés distraitemment en cours de la vie; que ces lueurs de beauté et de bonté entraperçues existent pour toujours; que rien ne fera jamais que cela n'a pas été. Ce sentiment tempère le déchirement des adieux.